

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIEN et C^o, 90, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul dépositaire pour la publication des annonces de MM. LAFFITE, BULLIEN et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 19 Août 1865

BULLETIN.

La Nouvelle Presse libre de Vienne, dit dans un article, que signale le télégraphe, que les deux grandes puissances allemandes se sont mises d'accord sur une proposition commune à présenter à la Diète pour la constitution définitive des Duchés. La feuille autrichienne ajoute qu'on se serait également occupé à Gastein d'un projet de congrès des souverains allemands qui se réunirait éventuellement à Berlin, et qui aurait à fixer la nouvelle constitution militaire de la Confédération.

Les dépêches d'Amérique nous apprennent que le gouvernement américain a donné l'ordre aux autorités militaires du Texas de continuer à observer la plus stricte neutralité dans le conflit mexicain.

Le gouvernement russe vient de décider la confiscation de tous les biens du clergé en Pologne. A l'avenir, les membres du clergé polonais recevront un traitement annuel et fixe. Cette nouvelle est apportée par un télégramme de Lemberg.

Il n'est point douteux que le Saint-Siège ne proteste contre ce nouvel acte de brigandage et il sera curieux de connaître l'explication dont la Russie va couvrir sa conduite.

En attendant, voici une autre histoire de cosques : on écrit de Constantinople que les derniers montagnards insoumis de la Circassie viennent de quitter leur sol natal. A l'exception de 4 à 5,000 familles ralliées aux Russes depuis plusieurs années, on peut dire que les Circassiens ont cessé d'exister au Caucase. Les territoires qu'ils occupaient jadis doivent être repeuplés par des colonies militaires et des Cosaques.

Des lettres du Cap de Bonne-Espérance annoncent que la guerre a éclaté entre l'Etat libre hollandais et les Bassutos. Mothesb, chef des Bassutos, a porté la guerre avec succès sur le territoire de l'Etat libre hollandais ; partout sur son passage tout a été pillé et les habitants ont été massacrés. Les derniers avis consta-

tent cependant la défaite d'un corps considérable de Bassutos.

Les Bassutos ayant envahi Natal, des troupes anglaises avaient été envoyées sur la frontière. Le gouverneur du Cap avait prévenu les colons qu'ils ne devaient pas intervenir. Dans le Parlement bon nombre d'orateurs s'étaient prononcés pour une intervention du gouvernement en faveur de l'Etat libre hollandais.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur du soir* :

« Le gouvernement pontifical vient de prendre une résolution qui sera certainement approuvée par tous ceux qui s'intéressent à sa stabilité et à son indépendance. Il a décidé d'augmenter son armée, ou, pour mieux dire, d'en compléter les cadres, qui comportent environ quatre mille hommes de plus que l'effectif actuel.

« Les enrôlements sont reçus à Rome et de nombreux volontaires se sont déjà présentés. Il paraît d'ailleurs que le Saint-Siège ne repousserait pas l'élément catholique étranger et serait, au contraire, disposé à l'utiliser également.

« Nous aimons à voir dans cette détermination un premier effort de sa part pour se remettre graduellement en état de pourvoir par lui-même à sa sûreté intérieure, le jour où la France aura cessé d'occuper Rome. »

Le *Moniteur* publiait hier, la dépêche suivante, datée de Strasbourg, 17 août, 8 h. 35 m. du soir :

« L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés ce soir, à cinq heures et demie, à Strasbourg. Leurs Majestés voyagent incognito et sont descendues à l'hôtel de Paris, qu'Elles doivent quitter demain dans la matinée. Bien que le passage des augustes voyageurs n'eût été annoncé officiellement par aucun préparatif, une foule énorme s'était portée aux environs de la gare d'arrivée, et sur tout le parcours Leurs Majestés ont été saluées des plus chaleureuses et des plus sympathiques acclamations. Ce soir, la ville est illuminée comme par enchantement. Plus de dix mille personnes stationnent devant l'hôtel, faisant par intervalles entendre leurs vifs, et Leurs Majestés se mettent au balcon pour remercier les habitants de la ville de l'accueil affectueux qu'Elles reçoivent.

L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés du général d'Autemarre, du préfet

du département et du maire de Strasbourg, se rendent en ce moment à la préfecture pour jurer du coup d'œil grandiose de la cathédrale illuminée et éclairée de mille feux.

Cherbourg, 16 août 1865.

L'escadre anglaise est arrivée avant-hier, mais seulement à six heures de la soirée. Depuis longtemps on la voyait manœuvrer hors de la rade, pour se rallier, mais au dire des marins, elle aurait pu faire une entrée plus brillante. Les bâtiments se suivaient à la file. Après les saluts, on a jeté l'ancre et chacun s'est souhaité le bonsoir.

La nuit avait été sombre ; avec la matinée du 15 août sont arrivés les nuages, la pluie, la brume. La mer était quelque peu houleuse et presque la moitié de la journée nous avons eu un temps peu agréable. On a tenu bon, cependant, il y a eu revue des troupes sur la place Napoléon, le ministre de la marine, entouré de toutes les autorités départementales et communales a assisté au défile des troupes et ensuite au *Te Deum* chanté à l'église de la Trinité. On a remarqué à cette cérémonie, plusieurs officiers de l'escadre anglaise.

A six heures on se réunissait à l'Hôtel-de-Ville où s'était déjà rendu M. de Chasseloup-Laubat pour recevoir les invités. Le dîner était de 90 couverts. Les convives arrivaient en voitures ou dans leurs canots. Plusieurs sont venus à pied et leurs costumes attiraient l'attention de la foule.

Au dessert, les toasts ont été accueillis avec le plus grand enthousiasme. Le premier a été porté par M. le ministre de la marine, à la reine Victoria, à l'alliance de la France et de l'Angleterre, le second par M. le duc de Somerset, ministre de la reine, à l'Empereur Napoléon, à l'alliance de l'Angleterre avec la France ; le troisième par M. Dupuy, préfet maritime à l'escadre de S. M. Britannique ; le quatrième par un officier anglais à l'escadre française. Ces différents toasts ont été accompagnés de développements chaleureux et dans lesquels les plus honorables sentiments étaient exprimés avec la plus franche énergie.

A neuf heures et demie les convives sortaient de l'Hôtel-de-Ville et se rendaient sur la place Napoléon pour assister, abrités sous une tente élégante, au feu d'artifice tiré au milieu de la rade.

La foule était énorme ; mais, à ce moment, elle était protégée par le temps qui depuis quatre heures était devenu plus favorable.

La plupart des divertissements ont été remis à aujourd'hui. Ils vont commencer au moment où j'écris. Les promeneurs en mer ne cessent pas. Les vapeurs, les canots à voile et à rames, ne cessent de sillonner la rade. Les parisiens et surtout les parisiennes font des prodiges d'intempérance. On ne cite pas un seul accident.

Les deux représentations du spectacle gratis ont été hier fort suivies. On donnait la *Corde sensible*, la *Rose de Saint Flour*, et une comédie de circonstance de MM. Dutertre et Vulpian.

Dans quelques instants, M. le ministre de la marine va aller visiter les bâtiments de l'Escadre anglaise. Ce soir, M. l'amiral La Roncière de Noury, donne un grand banquet à bord du *Magenta*.

Pendant ce temps, une nouvelle métamorphose se prépare à l'Hôtel-de-Ville. Tout se dispose pour le bal offert aux officiers de l'escadre anglaise. Demain ce sont les belles Cherbourgeoises qui seront sous les armes.

Cherbourg, 16 août 1865, 11 h. du soir.

Le temps s'est soutenu, et à l'exception des voyageurs des trains spéciaux qui ont repris le chemin de fer, la foule est aussi animée qu'au premier jour. Beaucoup de personnes se préparent à partir pour Brest et, parmi elles, M. le ministre de la marine qui doit s'embarquer demain.

Dans la matinée, S. Exc. a fait visiter le port militaire et l'arsenal à tous les officiers de l'escadre anglaise. Cette visite a été longue, minutieuse et pleine d'intérêt.

La ville est remplie de matelots anglais, de jeunes élèves de la marine britannique. Quelques marins autrichiens, remarquables par leur haute stature, apparaissent sur les quais. Le premier soin de tous ces étrangers est d'aller examiner la statue équestre de Napoléon I^{er}. Il y a toujours des groupes nombreux autour d'elle.

On parlait, ce soir, d'une bonne et généreuse action de M. Prou, le préfet de la Manche. M. le préfet, grand amateur de promenades nautiques, parcourait la rade au moment où un vapeur renversa une barque chargée de touristes. Tous les naufragés ont été sauvés et M. Prou a eu le bonheur de retirer de la mer une des victimes de l'imprudence ou de la maladresse du patron de la barque.

J'ai vu partir à six heures, les gendarmes, les autorités qui se rendaient au banquet que donne M. l'amiral La Roncière à bord du *Magenta*.

A la nuit, la ville a commencé à être illuminée de toutes parts. La place Napo-

léon, la place d'armes, l'hôtel de ville, les quais étaient éclairés de lumières.

A neuf heures, un coup de canon a annoncé l'illumination de l'Escadre française. En un instant tous les vaisseaux ont été couverts de feux. La *Magenta* était resplendissante. La ville entière était sur pied pour applaudir à ce magnifique spectacle.

Parmi les convives du *Magenta*, se trouve M. Coquerneau, l'aumônier de l'Etat. Son riche et pittoresque costume attirait les regards de la foule au moment de l'embarquement.

Le bruit avait couru qu'Abd-el-Kader viendrait à Cherbourg. Il n'en a rien été. Maintenant on attend le retour des canots qui doivent ramener les convives. La mer n'a pas des dispositions très-aimables à cette heure. Je rentre tout couvert de son esoume.

DÉPÊCHES TELEGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Paulliac, 18 août.

L'Estramadure des Messageries Impériales, venant du Brésil et de Lisbonne a mouillé hier ici, à 11 h. 25.

Ems, 17 août.

Le prince Couza vient de partir pour Bucarest.

Londres, 17 août soir.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Compte du trésor, 81, 714 livres sterling ; comptes particuliers, 274, 606 liv. st. ; portefeuille, 345, 187 livres sterling.

Diminution : réserve des billets, 55, 025 liv. st. ; encaisse métallique, 42, 857 liv. st.

New-York, 7 août soir, par le *Scotia* (voie de Copenhagen.)

Le gouvernement a donné l'ordre, aux autorités militaires du Texas de continuer à observer la plus stricte neutralité dans le conflit mexicain.

Or, 144 1/2. — Change sur Londres, 156. — Change sur Paris, 52 1/2. — Bœufs, 105 1/8. — Coton, 45 faible.

Quebec, 8 août.

Sir Narcisse Belleau a été nommé premier ministre. Le parlement canadien s'est réuni. Le gouvernement a exprimé l'espoir que les provinces adopteraient le projet de Confédération. — Le général Grant est arrivé à Québec. Il a dîné chez

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
20 AOUT 1865

N° 26

LE ROMAN

D'UN

HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

CHAPITRE X.

LES FIANCÉS.

« Enfin, se dit le père de Victor, nous y voilà ! et il faut l'avouer, je n'ai point attendu trop longtemps. Grâce à l'accident de cet étourneau, la petite innocente a laissé voir plutôt que je ne l'espérais, ce qui se passait dans son gentil petit cœur. Mon autre projet n'a pas eu, par malheur, le même succès, et je crois qu'il faut y renoncer. Mais celui-ci est l'essentiel... Une bonne affaire, habilement préparée, et prudemment conduite... Eh ! eh ! ceux qui n'aiment point M. Fliteau peuvent bien tenir sur lui des propos peu charita-

bles. En tout cas, ils n'oseraient le traiter comme un sot. Il a ses idées, ce pauvre M. Fliteau, il ne désespère point de sauver sa barque, quand on le croit en grand danger de se noyer. Il a su de bonne heure, selon l'ingénieuse comparaison d'une femme d'esprit, assembler ses cailloux, comme le Petit-Poucet, et les semer adroitement pour retrouver son chemin. au milieu des sombres taillis, pour échapper à l'Ogre de la misère, le seul véritable Ogre de la vie réelle. »

En continuant cet aimable monologue, M. Fliteau se promenait dans sa chambre et se frottait les mains. Ses yeux gris pétillaient dans leur orbite, et à chaque mouvement qu'il faisait, ses cheveux gris semblaient sautiller de joie sur sa tête.

« Voyons, ajouta-t-il, je dois pourtant songer à ma visite. Il s'agit de s'habiller et de prendre l'air important que commande la circonstance... 500,000 francs ! Oui, j'estime que ce vieux Mazerolle, pas plus fin que moi, mais plus heureux, a bien dû laisser à ses enfants un joli million, qui doit être divisé en deux parts, et le bon Robert, qu'il faudra canoniser quelque jour, s'il continue à être si vertueux, ne diminuera certainement point la part de sa sœur. Allons ! il n'y a point de temps à perdre. Bâtonne le fer tandis qu'il est chaud, c'est un axiome de forgeron qui mérite qu'on s'en souvienne, quand ce fer

est représenté par un lingot de 500,000 francs. »

A ces mots, le sagace vieillard ôta sa robe de chambre, la plia et la posa méthodiquement sur le dos d'un fauteuil, ouvrit une armoire, en tira une cravate blanche, un habit noir, un gilet réservé pour les grandes occasions, se vêtit avec soin, prit sa canne, son chapeau, et ayant franchi le seuil de sa porte, fit quelques pas du côté de la chambre où était son fils... « Non, murmura-t-il en s'arrêtant dans le corridor, mieux vaut ne pas le voir, il me répéterait peut-être encore qu'il n'est pas sûr que cette jeune fille consente à l'épouser, qu'elle est riche, et que lui ne l'est guère (le pauvre garçon, il l'est encore moins qu'il ne l'imagine), et qu'il n'est point désireux de renoncer si vite à sa liberté, et qu'il ne voudrait pas qu'on l'accusât d'avoir fait un mariage d'argent... et je ne sais encore quelles billevesées. C'est singulier comme les jeunes gens ont peu l'intelligence de la vie pratique. Que de sottises ils feraient, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes ! »

Après cette réflexion, M. Fliteau descendit lestement l'escalier de son perron, et s'achemina vers Saules, en préparant le beau discours qu'il se proposait d'adresser à Robert. Mais les rameaux des bois murmuraient en se pliant et se balançant au souffle léger de la brise ; les insectes bourdonnaient dans l'air et sur le gazon ;

un roitelet, caché sous une feuille d'érable, faisait entendre son petit cri aigu ; à quelque distance, une jeune paysanne chantait, en conduisant ses vaches aux pâturages, le refrain d'une rustique chanson. Tous ces bruits de la campagne troublaient M. Fliteau dans ses méditations.

« Que c'est absurde, dit-il, de se croire obligé de passer l'été à la campagne ! Y a-t-il rien de plus insipide ou de plus fatigant ? des oiseaux qui piaillent sans qu'on puisse les faire taire ; des mouches qui viennent impertinamment se planter sur le bout de votre nez ; des moustiques qui vous sucent le sang ; des guêpes dont la piqûre est très-douloureuse ; des chenilles qui tombent dans votre soupe. Une quantité de vilains animaux, sales et malfaisants ; des ronces qui vous accrochent par votre habit ; des chemins vicinaux où l'on court risque à chaque pas de briser les roues de sa voiture... Des hommes grossiers, ignorants, mal vêtus ; des femmes laides et sans grâce. Et les poètes appellent cela, le charme de la vie champêtre ! Quel charme ! Bon ! voilà le merle qui siffle. C'est le plus spirituel de la bande. Il se moque des passants. Bien ! Pour compléter le concert, voilà maintenant les criailllements de la cigale. Sotté bête qui, après avoir perdu son temps tout l'été, sera forcée d'aller, en hiver, implorer la pitié de l'averse fourmi. »

En se rappelant cette fable de la Foni-

tainé, le bon M. Fliteau ignorait que la cigale n'a point à redouter la rigueur de la mauvaise saison, car elle mour avant l'hiver.

Une branche d'arbre à laquelle il ne faisait pas attention et qui lui couvrait son chapeau ; un moineau qui, en voltigeant, lui effleura la prunelle, augmentèrent sa colère contre les poètes idéalistes et les promenades en plein champ. Il avait été vif et impétueux autrefois, et quoique les années et surtout l'expérience l'eussent considérablement amorti, de temps à autre, jaillissait dans sa froide existence, quelque feu de sa jeunesse ardeur, comme des étincelles de charbon dans une cendre que l'on croit éteinte.

Il parvint pourtant à se calmer, à recueillir gravement ses idées et à préparer un beau discours, dans lequel il alliait, en phrases éloquentes, les promesses de l'avenir à l'évocation du passé, l'expression de son profond intérêt pour Robert et Marie à celle de sa vieille affection pour leur père. Il ne pouvait faire moins dans une si importante circonstance. Il allait réaliser une de ses plus heureuses combinaisons, il allait demander pour son fils, la main de Mlle Mazerolle.

Robert s'attendait à cette demande ; cependant il en fut très-troublé. Il n'avait pas le droit de la rejeter, mais il voulait du moins ne rien précipiter, et autant que